

QUARANTOTTI GAMBINI, Pier Antonio (1910-1965), *L'Onda dell'incrociatore*, (1947, Mondadori 2019, 200 p., trad. Michel Arnaud : *Les régates de San Francisco*, Gallimard, 1949)



Originaire d'Istrie, proche d'Umberto Saba, Quarantotti Gambini publie en 1947 *L'onda dell'incrociatore* (*La vague du croiseur*) qui sera traduit sous le titre *Les régates de San Francisco*, titre repris en 1960 par Autant-Lara pour son adaptation cinématographique.

Ario et Berto, deux jeunes garçons en culottes courtes, sont nés et ont grandi dans le *mandracchio*, sur deux pontons qui se font face. Deux pontons qui ressemblent à deux petites villas flottantes adossées à la jetée qui fait face au phare de la Lanterne. Deux pontons. Deux amis qui partagent jeux, rêves et fantasmes. Car il y a aussi Lidia, la sœur de Berto, un peu plus grande, « *una ragazzetta cresciuta sui pontoni* » et qui saute d'une passerelle à l'autre, avec une grâce infinie. L'architecture de ce petit port de plaisance qui héberge le cercle nautique et ses canotiers est un observatoire idéal pour les regards curieux, troubles ou amoureux qui suivent la petite robe bleu ciel qui apparaît et disparaît au détour d'une coursive, d'une balustrade, d'un vestibule. Le lieu se prête aussi à ces jeux où il n'est pas interdit de contraindre Lidia à s'étendre nue sur la tôle brûlante d'une épave et à se réjouir de sa soumission où il est même permis de déceler une secrète jouissance.

Dans ce monde cruel et fascinant de l'enfance va soudain surgir Eneo, un champion, un athlète. Sur cet objet de tous les désirs, viril, mystérieux, ambigu, vont se cristalliser les attentes, les déceptions, les frustrations - absence du père pour Ario -, les pulsions - besoin d'un homme pour la mère si peu mère d'Ario -, la jalousie également distribuée. Le piédestal du « divo », ébranlé par le désir de vengeance, résistera-t-il à cette lame de fond que les croiseurs de retour de la campagne d'Afrique vont soulever dans le port, participant ainsi au naufrage de l'enfance ?

Dans ce récit où la fine analyse psychologique est confiée à la voix intérieure d'Ario, qui souffre à démêler le vrai du faux, la mer est aussi personnage : elle nourrit les rêves d'évasion, elle fait bouger les lignes et prend aussi le visage du destin. L'écriture est à son image, fluide, mouvante et captivante.

Louissette CLERC
Décembre 2020

Le livre a été écrit à partir de 1942. Le titre, judicieux, a été suggéré à l'auteur par son ami le grand poète triestin Umberto Saba. « *L'onda di prua* » est la vague d'étrave engendrée par tout gros navire, sillage oblique dangereux pour l'équilibre des petits bateaux qui le croisent.

Le roman se déroule au fil des errements d'Ario, qui subit toutes les découvertes et propositions que lui déverse Berto, son âme damnée. Ce drame se vit quasiment en vase clos quoique maritime. La ville de Trieste et ses habitants, hormis un défilé festif le jour de la fête nationale, et une assistance au cirque, ne sont nullement présentés.

A part les ordres gutturaux de la mère d'Ario et les investigations malsaines du père de Berto, les adultes sont peu présents. Les adolescents poussent sans garde-fou, sans amour, et subissent dans l'indifférence des adultes leurs premiers émois sexuels. On pense à Arturo solitaire dans Procida. On plaint Ario.

Les bateaux sont plus vivants que les humains, ils se bougent, s'entrechoquent, tangent et roulent, c'est le parallèle de l'instabilité des adolescents. C'est d'ailleurs l'onde, au début et à la fin de l'histoire, qui remue le drame en l'encadrant. C'est un roman plein de mazout et de charbon, de noirceur et de désirs bruts. Lidia, femme fatale, mène la danse à son insu. Parallèles à la vague d'étrave, les personnages vont de travers.

Le style sec, nerveux, cru, dépourvu de pathos, relate sans commentaire, sans jugement, le déroulement des faits, dans leur montée tragique.
Sombre, cruel et pesant récit dans sa froideur voulue.

D'après Claudine LAURENT
Mars 2022